

## **Livre XI**

Le lion	Livre XI - Fable 1	<i>page 2</i>
Les dieux voulant instruire un fils de Jupiter	Livre XI - Fable 2	<i>page 3</i>
Le fermier le chien et le renard	Livre XI - Fable 3	<i>page 4</i>
Le songe d'un habitant du Mogol	Livre XI - Fable 4	<i>page 5</i>
Le lion, le singe et les deux ânes	Livre XI - Fable 5	<i>page 6</i>
Le loup et le renard	Livre XI - Fable 6	<i>page 7</i>
Le paysan du Danube	Livre XI - Fable 7	<i>page 8</i>
Le vieillard et les trois jeunes hommes	Livre XI - Fable 8	<i>page 9</i>
Les souris et le chat-huant	Livre XI - Fable 9	<i>page 10</i>
Épilogue	Livre XI - Fable 10	<i>page 11</i>

Sultan Léopard autrefois  
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,  
Force bœufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,  
Force moutons parmi la plaine.  
Il naquit un lion dans la forêt prochaine.  
Après les compliments et d'une et d'autre part,  
Comme entre grands il se pratique,  
Le sultan fit venir son vizir le renard,  
Vieux routier, et bon politique.  
« Tu crains, ce lui dit-il, lionceau mon voisin ;  
Son père est mort; que peut-il faire ?  
Plains plutôt le pauvre orphelin.  
Il a chez lui plus d'une affaire,  
Et devra beaucoup au Destin  
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête. »  
Le renard dit, branlant la tête :  
« Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié ;  
Il faut de celui-ci conserver l'amitié ;  
Ou s'efforcer de le détruire  
Avant que la griffe et la dent  
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.  
N'y perdez pas un seul moment.  
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre ;  
Ce sera le meilleur lion  
Pour ses amis, qui soit sur terre :  
Tâchez donc d'en être ; sinon  
Tâchez de l'affaiblir. » La harangue fut vaine.  
Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine  
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin  
Le lionceau devint vrai lion. Le tocsin  
Sonne aussitôt sur lui: l'alarme se promène  
De toutes parts ; et le vizir,  
Consulté là-dessus, dit avec un soupir :  
« Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.

En vain nous appelons mille gens à notre aide :  
Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons  
Qu'à manger leur part de mouton.  
Apaisez le lion : seul il passe en puissance  
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.  
Le lion en a trois qui ne lui coûtent rien,  
Son courage, sa force, avec sa vigilance.  
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :  
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage :  
Joignez-y quelque bœuf ; choisissez, pour ce don,  
Tout le plus gras du pâturage.  
Sauvez le reste ainsi. » Ce conseil ne plut pas.  
Il en prit mal ; et force États  
Voisins du sultan en pâturent :  
Nul n'y gagna, tous y perdirent.  
Quoi que fit ce monde ennemi,  
Celui qu'ils craignaient fut le maître.  
Proposez-vous d'avoir un lion pour ami,  
Si vous voulez le laisser craître.

# Les dieux voulant instruire un fils de Jupiter

Jean de La Fontaine

Jupiter eut un fils, qui, se sentant du lieu  
Dont il tirait l'origine,  
Avait l'âme toute divine.  
L'enfance n'aime rien: celle du jeune dieu  
Faisait sa principale affaire  
Des doux soins d'aimer et de plaire.  
En lui l'amour et la raison  
Devancèrent le temps, dont les ailes légères  
N'amènent que trop tôt, hélas ! chaque saison.  
Flore aux instants rians, aux charmantes manières,  
Toucha d'abord le cœur du jeune Olympien.  
Ce que la passion peut inspirer d'adresse,  
Sentiments délicats et remplis de tendresse,  
Pleurs, soupirs, tout en fut: bref, il n'oublia rien.  
Le fils de Jupiter devait, par sa naissance,  
Avoir un autre esprit, et d'autres dons des cieux,  
Que les enfants des autres dieux :  
Il semblait qu'il n'agît que par réminiscence,  
Et qu'il eût autrefois fait le métier d'amant,  
Tant il le fit parfaitement !  
Jupiter cependant voulut le faire instruire.  
Il assembla les dieux, et dit : « J'ai su conduire  
Seul et sans compagnon jusqu'ici l'univers ;  
Mais il est des emplois divers  
Qu'aux nouveaux dieux je distribue.  
Sur cet enfant chéri j'ai donc jeté la vue :  
C'est mon sang ; tout est plein déjà de ses autels.  
Afin de mériter le rang des immortels,  
Il faut qu'il sache tout. » Le maître du tonnerre  
Eut à peine achevé que chacun applaudit.  
Pour savoir tout, l'enfant n'avait que trop d'esprit.  
« Je veux, dit le dieu de la guerre,  
Lui montrer moi-même cet art  
Par qui maints héros ont eu part  
Aux honneurs de l'Olympe, et grossi cet empire.  
– Je serai son maître de lyre,  
Dit le blond et docte Apollon.  
– Et moi, reprit Hercule à la peau de lion,  
Son maître à surmonter les vices,  
À dompter les transports, monstres empoisonneurs,  
Comme hydres renaissant sans cesse dans les cœurs.  
Ennemi des molles délices,  
Il apprendra de moi les sentiers plus battus  
Qui mènent aux honneurs sur les pas des vertus. »  
Quant ce vint au dieu de Cythère,  
Il dit qu'il lui montrerait tout.  
L'Amour avait raison : de quoi ne vient à bout  
L'esprit joint au désir de plaire ?

Le loup et le renard sont d'étranges voisins  
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.  
Ce dernier guettait à toute heure  
Les poules d'un fermier ; et quoique des plus fins,  
Il n'avait pu donner d'atteinte à la volaille.  
D'une part l'appétit, de l'autre le danger,  
N'étaient pas au compère un embarras léger.  
« Hé quoi ! dit-il, cette canaille  
Se moque impunément de moi ?  
Je vais, je viens, je me travaille,  
J'imagine cent tours le rustre, en paix chez soi,  
Vous fait argent de tout, convertit en monnaie  
Ses chapons, sa poulaille ; il en a même au croc  
Et moi, maître passé, quand j'attrape un vieux coq,  
Je suis au comble de la joie !  
Pourquoi sire Jupin m'a-t-il donc appelé  
Au métier de renard ? Je jure les puissances  
De l'Olympe et du Styx, il en sera parlé. »  
Roulant en son cœur ces vengeances,  
Il choisit une nuit libérale en pavots  
Chacun était plongé dans un profond repos ;  
Le maître du logis, les valets, le chien même,  
Poules, poulets, chapons, tout dormait. Le fermier,  
Laissant ouvert son poulailler,  
Commit une sottise extrême.  
Le voleur tourne tant qu'il entre au lieu guetté,  
Le dépeuple, remplit de meurtres la cité.  
Les marques de sa cruauté  
Parurent avec l'aube on vit un étalage  
De corps sanglants et de carnage.  
Peu s'en fallut que le soleil  
Ne rebroussât d'horreur vers le manoir liquide.  
Tel, et d'un spectacle pareil,  
Apollon irrité conter le fier Atride  
Joncha son camp de morts on vit presque détruit  
L'ost des grecs ; et ce fut l'ouvrage d'une nuit.

Tel encore autour de sa tente  
Ajax, à l'âme impatiente,  
De moutons et de boucs fit un vaste débris,  
Croyant tuer en eux son concurrent Ulysse  
Et les auteurs de l'injustice  
Par qui l'autre emporta le prix.  
Le renard, autre Ajax, aux volailles funeste,  
Emporte ce qu'il peut, laisse étendu le reste.  
Le maître ne trouva de recours qu'à crier  
Contre ses gens, son chien c'est l'ordinaire usage.  
« Ah! maudit animal, qui n'es bon qu'à noyer,  
Que n'avertissais-tu dès l'abord du carnage ?  
– Que ne l'évitiez-vous ? C'eût été plus tôt fait  
Si vous, maître et fermier, à qui touche le fait,  
Dormez sans avoir soin que la porte soit close,  
Voulez-vous que moi, chien, qui n'ai rien à la chose,  
Sans aucun intérêt je perde le repos ? »  
Ce chien parlait très à propos  
Son raisonnement pouvait être  
Fort bon dans la bouche d'un maître,  
Mais n'étant que d'un simple chien,  
On trouva qu'il ne valait rien  
On vous sangla le pauvre drille.

Toi donc, qui que tu sois, ô père de famille  
(Et je ne t'ai jamais envié cet honneur),  
T'attendre aux yeux d'autrui quand tu dors, c'est erreur.  
Couche-toi le dernier, et vois fermer ta porte.  
Que si quelque affaire t'importe,  
Ne la fais point par procureur.

Jadis certain Mogol vit en songe un vizir  
Aux Champs Élysiens possesseur d'un plaisir  
Aussi pur qu'infini, tant en prix qu'en durée  
Le même songeur vit en une autre contrée  
Un ermite entouré de feux,  
Qui touchait de pitié même les malheureux.  
Le cas parut étrange, et contre l'ordinaire  
Minos en ces deux morts semblait s'être mépris.  
Le dormeur s'éveilla tant il en fut surpris.  
Dans ce songe pourtant soupçonnant du mystère,  
Il se fit expliquer l'affaire.  
L'interprète lui dit : « Ne vous étonnez point ;  
Votre songe a du sens; et, si j'ai sur ce point  
Acquis tant soit peu d'habitude,  
C'est un avis des dieux. Pendant l'humain séjour,  
Ce vizir quelquefois cherchait la solitude ;  
Cet ermite aux vizirs allait faire sa cour. »

Si j'osais ajouter au mot de l'interprète,  
J'inspirerais ici l'amour de la retraite  
Elle offre à ses amants des biens sans embarras,  
Biens purs, présents du ciel, qui naissent sous les pas.  
Solitude où je trouve une douceur secrète,  
Lieux que j'aimai toujours ne pourrai-je jamais,  
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?  
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles ?  
Quand pourront les neuf soeurs, loin des cours et des villes,  
M'occuper tout entier, et m'apprendre des cieux  
Les divers mouvements inconnus à nos yeux,  
Les noms et les vertus de ces clartés errantes  
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes !  
Que si je ne suis né pour de si grands projets,  
Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets !  
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie !  
La Parque à filets d'or n'ourdira point ma vie,  
Je ne dormirai point sous de riches lambris  
Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?  
En est-il moins profond, et moins plein de délices ?  
Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.  
Quand le moment viendra d'aller trouver les morts,  
J'aurai vécu sans soins, et mourrai sans remords.

Le lion, pour bien gouverner,  
Voulant apprendre la morale,  
Se fit, un beau jour, amener  
Le singe maître ès arts chez la gent animale.  
La première leçon que donna le régent  
Fut celle-ci : « Grand roi, pour régner sagement,  
Il faut que tout prince préfère  
Le zèle de l'État à certain mouvement  
Qu'on appelle communément  
Amour-propre ; car c'est le père,  
C'est l'auteur de tous les défauts  
Que l'on remarque aux animaux.  
Vouloir que de tout point ce sentiment vous quitte,  
Ce n'est pas chose si petite  
Qu'on en vienne à bout en un jour  
C'est beaucoup de pouvoir modérer cet amour.  
Par là, votre personne auguste  
N'admettra jamais rien en soi  
De ridicule ni d'injuste.  
– Donne-moi, repartit le roi,  
Des exemples de l'un et de l'autre.  
– Toute espèce, dit le docteur,  
(Et je commence par la nôtre )  
Toute profession s'estime dans son cœur,  
Traite les autres d'ignorantes,  
Les qualifie impertinentes,  
Et semblables discours qui ne nous coûtent rien.  
L'amour-propre, au rebours, fait qu'au degré suprême  
On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen  
De s'élever aussi soi-même.  
De tout ce que dessus j'argumente très bien  
Qu'ici-bas maint talent n'est que pure grimace,  
Cabale, et certain art de se faire valoir,  
Mieux su des ignorants que des gens de savoir.

L'autre jour, suivant à la trace  
Deux ânes qui, prenant tour à tour l'encensoir,  
Se louaient tour à tour, comme c'est la manière,  
J'ouïs que l'un des deux disait à son confrère :  
« Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot  
L'homme, cet animal si parfait ? Il profane  
Notre auguste nom, traitant d'âne  
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot  
Il abuse encore d'un mot,  
Et traite notre rire et nos discours de braire.  
Les humains sont plaisants de prétendre exceller  
Par-dessus nous ! Non, non c'est à vous de parler,  
À leurs orateurs de se taire  
Voilà les vrais braillards. Mais laissons là ces gens  
Vous m'entendez, je vous entends ;  
Il suffit. Et quant aux merveilles  
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,  
Philomèle est au prix novice dans cet art  
Vous surpassez Lambert ». L'autre baudet repart :  
« Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles. »  
Ces ânes, non contents de s'être ainsi grattés,  
S'en allèrent dans les cités  
L'un l'autre se prôner ; chacun d'eux croyait faire,  
En prisant ses pareils une fort bonne affaire,  
Prétendant que l'honneur en reviendrait sur lui.  
J'en connais beaucoup aujourd'hui,  
Non parmi les baudets mais parmi les puissances,  
Que le Ciel voulut mettre en de plus hauts degrés,  
Qui changeraient entre eux les simples Excellences,  
S'ils osaient, en des Majestés.  
J'en dis peut-être plus qu'il ne faut, et suppose  
Que Votre Majesté gardera le secret.  
Elle avait souhaité d'apprendre quelque trait  
Qui lui fit voir, entre autre chose,  
L'amour-propre donnant du ridicule aux gens.  
L'injuste aura son tour il y faut plus de temps. »

Ainsi parla ce singe. On ne m'a pas su dire  
S'il traita l'autre point, car il est délicat ;  
Et notre maître ès arts, qui n'était pas un fat,  
Regardait ce lion comme un terrible sire.

# Le loup et le renard

Jean de La Fontaine

**FABLE**

Mais d'où vient qu'au renard Ésope accorde un point,  
C'est d'exceller en tours pleins de matoiserie ?  
J'en cherche la raison, et ne la trouve point.  
Quand le loup a besoin de défendre sa vie,  
Ou d'attaquer celle d'autrui,  
N'en sait-il pas autant que lui ?  
Je crois qu'il en sait plus ; et j'oserais peut-être  
Avec quelque raison contredire mon maître.  
Voici pourtant un cas où tout l'honneur échet  
A l'hôte des terriers. Un soir il aperçut  
La lune au fond d'un puits l'orbiculaire image  
Lui parut un ample fromage.  
Deux seaux alternativement  
Puisaient le liquide élément  
Notre renard, pressé par une faim canine,  
S'accommode en celui qu'au haut de la machine  
L'autre seau tenait suspendu.  
Voilà l'animal descendu,  
Tiré d'erreur, mais fort en peine,  
Et voyant sa perte prochaine.  
Car comment remonter, si quelque autre affamé,  
De la même image charmé,  
Et succédant à sa misère,  
Par le même chemin ne le tirait d'affaire ?  
Deux jours s'étaient passés sans qu'aucun vint au puits.  
Le temps, qui toujours marche, avait, pendant deux nuits,  
Échancré, selon l'ordinaire,  
De l'astre au front d'argent la face circulaire.  
Sire Renard était désespéré.  
Compère loup, le gosier altéré,  
Passe par là. L'autre dit : « Camarade,  
Je veux vous régaler voyez-vous cet objet ?  
C'est un fromage exquis le dieu Faune l'a fait ;  
La vache Io donna le lait.  
Jupiter, s'il était malade,  
Reprendrait l'appétit en tâtant d'un tel mets.  
J'en ai mangé cette échancrure ;  
Le reste vous sera suffisante pâture.  
Descendez dans un seau que j'ai mis là exprès. »  
Bien qu'au moins mal qu'il pût il ajustât l'histoire,  
Le loup fut un sot de le croire ;  
Il descend, et son poids emportant l'autre part,  
Reguinde en haut Maître Renard.

Ne nous moquons point nous nous laissons séduire  
Sur aussi peu de fondement ;  
Et chacun croit fort aisément  
Ce qu'il craint et ce qu'il désire.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.  
 Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.  
 Jadis l'erreur du souriceau  
 Me servit à prouver le discours que j'avance  
 J'ai, pour le fonder à présent,  
 Le bon Socrate, Ésope et certain paysan  
 Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle  
 Nous fait un portrait fort fidèle.  
 On connaît les premiers quant à l'autre, voici  
 Le personnage en raccourci.  
 Son menton nourrissait une barbe touffue ;  
 Toute sa personne velue  
 Représentait un ours, mais un ours mal léché  
 Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,  
 Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,  
 Portait sayon de poil de chèvre,  
 Et ceinture de joncs marins.  
 Cet homme ainsi bâti fut député des villes  
 Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles  
 Où l'avarice des Romains  
 Ne pénétrât alors et ne portât les mains.  
 Le député vint donc, et fit cette harangue  
 « Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,  
 Je supplie avant tout les dieux de m'assister  
 Veillent les immortels, conducteurs de ma langue,  
 Que je ne dise rien qui doive être repris !  
 Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits  
 Que tout mal et toute injustice  
 Faute d'y recourir, on viole leurs lois.  
 Témoin nous que punit la romaine avarice  
 Rome est, par nos forfaits, plus que par ses exploits,  
 L'instrument de notre supplice.  
 Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour  
 Ne transporte chez vous les pleurs et la misère ;  
 Et, mettant en nos mains, par un juste retour,  
 Les armes dont se sert sa vengeance sévère,  
 Il ne vous fasse, en sa colère,  
 Nos esclaves à votre tour.  
 Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die  
 En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.  
 Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?  
 Pourquoi venir troubler une innocente vie ?  
 Nous cultivons en paix d'heureux champs, et nos mains  
 Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.  
 Qu'avez-vous appris aux Germains ?  
 Ils ont l'adresse et le courage.

S'ils avaient eu l'avidité,  
 Comme vous, et la violence,  
 Peut être en votre place ils auraient la puissance,  
 Et sauraient en user sans inhumanité.  
 Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée  
 N'entre qu'à peine en la pensée.  
 La majesté de vos autels  
 Elle-même en est offensée ;  
 Car sachez que les immortels  
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,  
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,  
 De mépris d'eux et de leurs temples,  
 D'avarice qui va jusques à la fureur.  
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome  
 La terre et le travail de l'homme  
 Font pour les assouvir des efforts superflus.  
 Retirez-les on ne veut plus  
 Cultiver pour eux les campagnes.  
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes,  
 Nous laissons nos chères compagnes ;  
 Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux,  
 Découragés de mettre au jour des malheureux,  
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.  
 Quant à nos enfants déjà nés,  
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés  
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.  
 Retirez-les ils ne nous apprendront  
 Que la mollesse et que le vice ;  
 Les Germains comme eux deviendront  
 Gens de rapine et d'avarice.  
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.  
 N'a-t-on point de présent à faire,  
 Point de pourpre à donner c'est en vain qu'on espère  
 Quelque refuge aux lois ; encor leur ministère  
 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,  
 Doit commencer à vous déplaire.  
 Je finis. Punissez de mort  
 Une plainte un peu trop sincère. »  
 À ces mots, il se couche, et chacun étonné  
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence  
 Du sauvage ainsi prosterné.  
 On le créa patrice ; et ce fut la vengeance  
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit  
 D'autres prêteurs ; et par écrit  
 Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,  
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.  
 On ne sut pas longtemps à Rome  
 Cette éloquence entretenir.



Un octogénaire plantait.  
« Passe encor de bâtir ; mais planter à cet âge ! »  
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage ;  
Assurément il radotait.  
« Car, au nom des dieux, je vous prie,  
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir ?  
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.  
À quoi bon charger votre vie  
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous ?  
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées ;  
Quittez le long espoir et les vastes pensées ;  
Tout cela ne convient qu'à nous.  
– Il ne convient pas à vous-même,  
Repartit le vieillard. Tout établissement  
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes  
De vos jours et des miens se joue également.  
Nos termes sont pareils par leur courte durée.  
Qui de nous des clartés de la voûte azurée  
Doit jouir le dernier ? Est-il aucun moment  
Qui vous puisse assurer d'un second seulement ?  
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage  
Eh bien ! Défendez-vous au sage  
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui ?  
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui  
J'en puis jouir demain, et quelques jours encore ;  
Je puis enfin compter l'aurore  
Plus d'une fois sur vos tombeaux. »  
Le vieillard eut raison l'un des trois jouvenceaux  
Se noya dès le port, allant à l'Amérique ;  
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,  
Dans les emplois de Mars servant la République,  
Par un coup imprévu vit ses jours emportés ;  
Le troisième tomba d'un arbre  
Que lui-même il voulut enter ;  
Et pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre  
Ce que je viens de raconter.

Il ne faut jamais dire aux gens  
« Écoutez un bon mot, oyez une merveille. »  
Savez-vous si les écoutants  
En feront une estime à la vôtre pareille ?  
Voici pourtant un cas qui peut être excepté  
Je le maintiens prodige, et tel que d'une fable  
Il a l'air et les traits, encor que véritable.

On abattit un pin pour son antiquité,  
Vieux palais d'un hibou, triste et sombre retraite  
De l'oiseau qu'Atropos prend pour son interprète.  
Dans son tronc caverneux, et miné par le temps,  
Logeaient, entre autres habitants,  
Force souris sans pieds, toutes rondes de graisse.  
L'oiseau les nourrissait parmi des tas de blé,  
Et de son bec avait leur troupeau mutilé.  
Cet oiseau raisonnait il faut qu'on le confesse.  
En son temps, aux souris, le compagnon chassa  
Les premières qu'il prit du logis échappées,  
Pour y remédier, le drôle estropia  
Tout ce qu'il prit ensuite ; et les jambes coupées  
Firent qu'il les mangeait à sa commodité,  
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.  
Tout manger à la fois, l'impossibilité  
S'y trouvait, joint aussi le soin de santé.  
Sa prévoyance allait aussi loin que la nôtre  
Elle allait jusqu'à leur porter  
Vivres et grains pour subsister.  
Puis, qu'un Cartésien s'obstine  
À traiter ce hibou de monstre et de machine ?  
Quel ressort lui pouvait donner  
Le conseil de tronquer un peuple mis en mue ?  
Si ce n'est pas là raisonner,  
La raison m'est chose inconnue.  
Voyez que d'arguments il fit  
« Quand ce peuple est pris, il s'enfuit ;  
Donc il faut le croquer aussitôt qu'on le happe.  
Tout, il est impossible. Et puis, pour le besoin  
N'en dois-je pas garder ? Donc il faut avoir soin  
De le nourrir sans qu'il échappe.  
Mais comment ? Ôtons-lui les pieds.» Or trouvez-moi  
Chose par les humains à sa fin mieux conduite ?  
Quel autre art de penser Aristote et sa suite  
Enseignent-ils par votre foi ?

## NOTE DE LA FONTAINE :

Ceci n'est point une fable ; et la chose, quoique merveilleuse et presque incroyable, est véritablement arrivée. J'ai peut-être porté trop loin la prévoyance de ce hibou ; car je ne prétends pas établir dans les bêtes un progrès de raisonnement tel que celui-ci ; mais ces exagérations sont permises à la poésie, surtout dans la manière d'écrire dont je me sers.

C'est ainsi que ma muse, aux abords d'une onde pure  
Traduisait en langue des Dieux  
Tout ce que disent sous les cieux  
Tant d'êtres empruntant la voix de la nature.  
Truchement de peuples divers,  
Je les faisais servir d'acteurs en mon ouvrage;  
Car tout parle dans l'univers ;  
Il n'est rien qui n'ait son langage :  
Plus éloquents chez eux qu'ils ne sont dans mes vers,  
Si ceux que j'introduis me trouvent peu fidèle,  
Si mon œuvre n'est pas un assez bon modèle,  
J'ai du moins ouvert le chemin :  
D'autres pourront y mettre une dernière main.  
Favori des neuf soeurs, achevez l'entreprise :  
Donnez mainte leçon que j'ai sans doute omise ;  
Sous ces inventions, il faut l'envelopper,  
Mais vous n'avez que trop de quoi vous occuper :  
Pendant le doux emploi de ma muse innocente,  
Louis dompte l'Europe ; et, d'une main puissante,  
Il conduit à leur fin les plus nobles projets  
Qu'ait jamais formés un monarque.  
Favori des neuf Sœurs, ce sont là des sujets  
Vainqueurs du temps et de la Parque.